

XYZ. La revue de la nouvelle



L'autre en lui

Dany Tremblay

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean
Number 111, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, D. (2012). L'autre en lui. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 25-27.

L'autre en lui

Dany Tremblay

IL SE TIENT sur le trottoir, en retrait du lampadaire, contre la bâtisse de briques, comme s'il faisait corps avec elle. Il regarde les gens qui entrent dans le bar de l'autre côté de la rue. Ils sont nombreux. Il entend les blagues du portier. Dans un moment, elles s'adresseront à lui. Depuis le temps, ils sont de vieux amis, en quelque sorte. Mais pour l'instant, personne ne prend garde à lui. Le portier encore moins que les autres, trop occupé à laisser passer les filles, à blaguer avec les hommes. Il est anonyme. Dissimulé dans l'ombre d'un porche. Une ombre. Tassé sur lui-même, col de veste relevé, cou dans les épaules, regard de chien battu. Il attend.

Il attend de la voir, elle. Après, seulement après qu'elle sera entrée dans le bar, il avalera la pilule rose, de forme ovale, qui laisse un goût de métal sur la langue. Il lui en reste huit. Huit pilules. Elles sont dans un contenant de plastique transparent qu'il garde sur lui en permanence. Elles coûtent une fortune ; son fournisseur lui refuse le crédit. Il est vendeur de souliers, gagne un salaire de crève-la-faim. Avant de l'avalier, il s'assure d'avoir assez de salive dans la bouche. Ainsi, moins de risque qu'elle se coince dans la gorge. Ça lui est déjà arrivé. Elle avait fini par passer, mais la sensation était des plus désagréables.

Chaque soir, adossé à la bâtisse de briques, il surveille. C'est pour elle qu'il prend ces pilules roses. Sans pilule, elle le trouverait insipide, niais, plat, insignifiant, bon à rien. Elle ne se présente jamais seule au bar. Ils sont quelques-uns à l'escorter. À courir derrière. À faire des courbettes. Elle marche la tête haute, elle rit de ce qu'ils racontent. Ses cheveux sont platine. Elle porte des talons d'une hauteur vertigineuse. Impossible de ne pas la voir, de ne pas l'entendre.

Avant, il ne sortait que le samedi. Il avalait une pilule en quittant son appartement, histoire de s'éclater un peu, d'oublier les clientes grincheuses devant lesquelles il s'agenouille 25

toute la semaine. Un samedi soir, il l'a vue. Elle. Elle était entourée de copains. Il s'était approché. Elle avait soutenu son regard. Ils avaient dansé. Il avait effleuré sa main, sa hanche, du bout des doigts. Avant qu'elle quitte la piste, il s'était penché à son oreille, lui avait murmuré qu'elle bougeait bien. La pilule rose lui permettait toutes les audaces. À la fermeture, elle était repartie, au milieu de sa ribambelle d'admirateurs. En tournant le coin de la rue, elle lui avait envoyé la main. Il avait passé la semaine à rêver, à anticiper le samedi suivant. Il avait contacté son fournisseur. Hors de question d'en manquer, maintenant.

Le samedi d'après, puis tous les autres, et finalement chaque soir de la semaine, il y est retourné. Pour elle. Si drôle, si gentille, toujours prête pour la fête. Un soir, ils ont fait l'amour dans la salle de bains des femmes. Ils ont joui en silence, yeux dans les yeux. L'occasion se répétera, il en est sûr. La patience, il connaît.

Il est un habitué, maintenant. Le portier l'appelle par son prénom, lui raconte des blagues, des salées surtout. Chaque soir, à la même heure, il avale sa pilule rose. Après, il est libre, totalement, sans complexes, débarrassé de son bégaiement qui amusait les filles, à la petite école.

Chaque soir, il attend derrière ce lampadaire, dans l'ombre du porche. Lorsqu'elle surgit au coin de la rue, il sort le contenant de plastique de sa poche. Il est tiède, parfois moite, à force de l'avoir tenu dans sa paume. Alors qu'elle marche vers le portier, il l'ouvre, fait glisser une capsule dans sa main, veille à ne pas en échapper. Il se retient d'avaler sa salive, l'accumule contre les dents d'en avant. Lorsqu'elle disparaît à l'intérieur du bar, il porte le cachet à sa bouche, l'avale d'un coup sec. Il ferme les yeux, chaque fois. Il enfouit le menton dans son veston, chaque fois. Quand il rouvre les yeux, il est quelqu'un d'autre. Un autre qui regarde en direction du bar, qui rabat le col de sa veste d'un geste assuré, qui défait le premier bouton de sa chemise, traverse la rue, sourire aux lèvres, épaules dégagées. Le portier l'aperçoit, lui envoie la main. Il répond à son salut, libre de

26 toutes contraintes, en homme heureux et bien dans sa peau.

Il entre dans le bar. Elle est au comptoir. Avec ses cheveux oxygénés. Il l'admire de loin, remercie l'inventeur de la pilule rose, son laissez-passer pour le bonheur. Du bout des doigts, il tâte le flacon dans sa poche, puis s'avance lentement vers elle.